

Jing Hao

Les mémoires du pinceau

Traduit par Jean-François Rollin

Note liminaire.

La tradition voit en Jing Hao l'auteur du *Bifa Ji* ou *Les Mémoires du pinceau*. Originaire du Henan, il vécut et peignit pendant la première moitié du ^xe siècle p.c., sous la dynastie des Hou Liang ou Liang Postérieurs, dont la capitale était alors Luo Yang. Il appartient à l'école du Nord. Évoquer Jing Hao, c'est également se souvenir de Wang Wei, tant l'affinité entre les deux se révèle profonde. Certains n'ont-ils pas attribué sans hésiter au pinceau de Jing Hao *Le Don du paysage* et *Le Secret de la peinture*, traités que le grand peintre et poète des Tang a légués à la postérité ?

C'est que le *Bifa Ji* (ou *Les Mémoires du pinceau*) est un texte fondateur qui se veut récit d'initiation au sens fort du terme. A ce titre il met en jeu toutes les ressources de la pensée chinoise et ne se compartimente pas. Autant dire que nous sommes là en présence d'un écrit essentiel, ce qui à nos yeux signifie qu'il représente plus qu'une curiosité esthétique ancienne et nous force à nous situer par rapport à ce qu'il dévoile tant sur le plan pictural que sur le plan poétique. Puisse la présente traduction permettre de rejoindre sa beauté d'origine.

Dans les montagnes du Rang Suprême se trouve la vallée des Eaux Abondantes. J'y avais un champ de plusieurs acres que je m'étais attaché à labourer pour assurer ma subsistance. Un jour que j'avais gravi le mont des Grelots Émanatoires afin d'y contempler les quatre orientes, en revenant sur mes pas je passai la porte d'une grande roche et suivis un sentier couvert de mousses. L'eau ruisselait, étranges étaient les pierres enveloppées dans une brume propitiatoire. Hâtivement je pénétrai plus avant ; partout ce n'étaient que pins antiques. Parmi eux et l'encerclant, il y en avait un solitaire et immense dont l'écorce, vieille, se perdait sous le lichen vert. Il s'élançait avec la force du dragon à cornes qui imprime à son écaille un mouvement de spirale lorsqu'il monte à travers le vide, désirant approcher du Fleuve des Nuées. Ceux qui accomplissaient la forêt étaient vifs, imposants et déployés. Ceux qui n'y parvenaient pas s'enroulaient, se recroquevillaient sur eux-mêmes. Certains avaient des racines sinueuses qui sortaient du sol ; d'autres étaient couchés tout de leur long en travers du flux, ou bien restaient accrochés à la rive haute, ou encore étaient tout enchevêtrés dans le torrent ; ils avaient éventré les mousses, fendu les pierres. Alerté par tant d'étrangeté, je parcourus le lieu tout en l'admirant. Le lendemain je pris des pinceaux, y retournai, me mis à travailler aux arbres. J'en peignis en tout une dizaine de milliers. Cela ne manquait pas de vérité.

Au printemps de l'année suivante, je me rendis à la grotte du Tambour de Pierre. Survint un vieillard qui me demanda la raison de ma venue. Je la lui expliquai.

- Enfant, dit-il, connaissez-vous le procédé du pinceau ?
- Vieillard, répliquai-je, votre maintien et votre aspect sont ceux d'un rustaud ; comment connaîtriez-vous le procédé du pinceau ?
- Enfant, répondit-il, savez-vous ce que recèle mon cœur ?

Je subodorai quelque chose et j'eus aussitôt honte. Je me tins en éveil.

Le vieillard proféra :

« La jeunesse qui aime l'étude peut à la fin atteindre la perfection. Or, en peinture il existe six principes ; en premier le souffle, en second l'accord, en troisième la pensée, en quatrième la lumière, en cinquième le pinceau et en sixième l'encre. »

— Peindre, fis-je remarquer, c'est amener à la floraison. Qui chérit la ressemblance obtient la vérité. En quoi y aurait-il alors égarement ?

— Il n'en est pas ainsi, répliqua-t-il. Peindre, c'est délimiter ; c'est évaluer comment se manifestent les êtres et les choses pour saisir leur vérité ; c'est capter à travers la floraison leur inflorescence, à travers la fructification leur infructescence. Toutefois on ne saurait prendre l'inflorescence pour l'infructescence. Si l'on n'entre pas en possession du savoir-faire, on ne s'en tient qu'à une ressemblance superficielle et l'on ne peut prétendre à aucune vérité dans le tracé.

— Qu'entendez-vous, lui demandai-je, par ressemblance ? par vérité ?

— La ressemblance, répondit-il, si elle touche à la forme, néglige le souffle. La vérité, c'est le souffle et la substance portés à leur plus forte densité. Tout souffle qui s'insuffle dans la floraison, mais s'épuise dans la manifestation, entraîne la mort de cette dernière.

Je le remerciai et ajoutai : Je comprends de la sorte que la peinture et la calligraphie soient ce que les hommes dits éminents étudient. Je mesure toute la différence existant entre eux et moi dont la vie se passe à labourer. Quand je prends un pinceau, c'est un amusement ; en définitive je n'aboutis à rien. Je suis honteux de recevoir de vous les principes puisque je n'ai nul pouvoir de peindre.

— Les passions et les désirs, continua le vieillard, voilà ce qui ronge la vie. Ceux que l'on dit éminents en se livrant aux joies du luth, de la calligraphie et de la peinture, se transforment et expulsent les appétits confus. Enfant, vous êtes proche de l'excellence ; je vous souhaite d'étudier jusqu'au bout et sans marquer d'hésitation. Les principes de la peinture, dès maintenant, je suis prêt à vous les révéler.

Le souffle est acquis quand on bouge le pinceau selon le cœur. Qui ne s'égare, capte les manifestations.

L'accord est obtenu quand on donne forme tout en se cachant dans le tracé. Qui se retranche du vulgaire, se conduit comme il convient.

La pensée en élaguant dégage la grandeur essentielle. Qui se concentre en son penser, forme êtres et choses.

La lumière suscite le système des saisons. Qui cherche le mystère, découvre la vérité.

Le pinceau, tout en obéissant aux contraintes, va et vient, virevolte, modifie sa trajectoire. Il ne s'attache ni à la substance, ni à la forme ; il vole pour ainsi dire.

L'encre en s'éclaircissant nuance le haut et le bas, apporte de l'intensité aux êtres et aux choses avec élégance et spontanéité, cela comme si le pinceau n'y était pour rien.

Quant à ce qui relève de l'émanation, du mystère, de l'extravagance et de l'ingéniosité, poursuivit-il :

Est émanation ce qui agit depuis l'absence, prenant en charge le mouvement universel pour mener à leur perfection les manifestations.

Est mystère la pensée qui parcourt le ciel et la terre à la découverte du caractère et de l'élan propres à chacune des dix mille espèces pour que lignes célestes et lignes terrestres s'accordent dans les figures formées. Ainsi les êtres et les choses suivant leurs nuances découleront du pinceau.

Est extravagance ce qui est tracé librement sans être soumis à aucune règle. Par rapport à la lumière véritable ce n'est qu'excentricités et singularités extrêmes, configurations artificielles. Celui qui procède de cette façon, s'il possède le pinceau, n'a pas de pensée.

Est ingéniosité ce qui est contourné, travaillé dans le détail pour séduire et ne trouver une unité fausse qu'après coup. Plus les enjolivures abondent, plus lointaines sont les manifestations du souffle. Celui qui procède de cette manière, il est dit insuffisant quant à l'infructescence et excessif quant à l'inflorescence.

Tout pinceau est régi par quatre forces qui se définissent comme motricité musculaire, incarnation, ossification et souffle.

Quand le pinceau rompt ce qui interrompt, c'est là ce qu'on appelle la motricité musculaire.

Quand s'élevant et s'abaissant il mène à terme l'infructescence, c'est là qu'on appelle l'incarnation.

Quand il vivifie le vif et solidifie le mort, c'est là ce qu'on appelle l'ossification.

Quand il trace et délimite sans faillir, c'est là ce qu'on appelle le souffle.

C'est pourquoi il faut savoir qu'avec une encre trop concentrée le pinceau manquera la corporéité, et avec des teintes trop pâles, il altérera le souffle approprié. Tout ce qui souffre d'atrophie musculaire est désincarné ; tout ce qui est tracé de façon discontinue est sans motricité musculaire ; tout ce qui ne vise qu'à attirer superficiellement est désossé.

Or, il existe deux sortes de défauts. Si l'une ne concerne pas les formes, l'autre en revanche s'y rapporte. Celle qui a trait aux formes montre des floraisons et des arborescences hors de saison, des maisons trop petites et des hommes trop grands, ou bien encore des arbres qui s'élèvent plus haut que les montagnes et des ponts qui ne possèdent pas assez de hauteur pour relier les rives escarpées. Il est alors possible de reconsidérer ce genre de manquement aux formes, car, à l'évidence, de telles défautsités n'entraînent pas une modification radicale du tracé. Quant aux défauts qui ne relèvent pas des formes, ils se signalent par l'absence et du souffle et de l'accord, par une extravagance complète dans la manifestation des êtres et des choses. Bien qu'en ce cas il y ait action du pinceau et de l'encre, les êtres et les choses n'ont aucune vie. Il s'y manifeste une telle maladresse d'ensemble qu'il est impossible de corriger ou d'arranger.

Enfant, puisque vous aimez à tracer nuages et forêts, montagnes et eaux, il est nécessaire que vous tiriez votre clairvoyance de l'origine même des êtres et des choses en leur manifestation. Ainsi, le bois pousse selon sa poussée intime. Lorsque le pin croît, il va vers la courbure, mais sans se tor-

dre. Qu'il soit resserré sur lui-même ou déployé, bleu sinon vert, il monte de lui-même tout droit depuis l'infime qu'il était, car son cœur de jeune pousse ne le porte pas à s'incliner. La force qui seule l'emporte vers l'altitude fait retomber et s'étendre ses branches. De la sorte suspendues, elles ne touchent pas le sol et s'étagent en couches distinctes qui paraissent autant de superpositions à l'intérieur de la forêt. Il en va pareillement de la vertu de l'homme remarquable quand elle souffle comme le vent. Dans certaines peintures, le pin ressemble à un dragon qui s'envole, à un dragon cornu qui se love ; cette manière insensée de produire ramures et aiguilles s'écarte de la façon dont il s'accorde au souffle. Le thuya, quant à lui, pousse en un mouvement tourmenté et compliqué — toutefois il n'est pas sans une certaine sobriété. Il présente force nodosités qui ne sont pas dénuées d'élégance. Les lignes qui le tracent, par leur torsion, indiquent qu'elles suivent la course du soleil. Ses feuilles ressemblent à du fil plein de nœuds, ses branches au chanvre que l'on tisse pour les habits. Dans certaines peintures, il ressemble au serpent ou bien à la blanche étoffe. Cela, peint d'un cœur vide ou contrarié, constitue une erreur. En outre, catalpa, paulownia, cédrèle, ailante, orme, saule, mûrier et sophora possèdent tous une forme et une substance différentes. Ils sont comme les pensées éloignées les unes des autres qui viennent à se rassembler ; bien que réunies, chacune se distingue clairement.

Pour que viennent à la présence montagnes et eaux, souffle et force s'engendrent mutuellement. C'est pourquoi ce qui se termine en pointe est appelé pic ; ce qui est ordinairement élevé, sommet ; ce qui possède de la rondeur, mamelon ; ce qui se lie l'un à l'autre, chaîne ; ce qui recèle des cavités, sommité cavernaire ; ce qui est paroi vertigineuse, escarpement ; ce qui se tient au milieu ou sous les escarpements, roches ; ce qui parvient à cheminer et à traverser les montagnes, vallée ; ce qui n'y réussit pas, ravin ; ce qui au milieu du ravin abonde en eaux, torrent ; ce qui est eau serrée entre montagnes, rapide. Bien qu'en altitude pics et mamelons soient séparés, en bas monts et chaînes de montagnes se lient les uns aux autres. Le jeu de la lumière entre forêts et sources, par sa légèreté progressive, indique la distance.

Or, toute peinture de paysage qui se passerait de telles manifestations serait totalement erronée. En certaines peintures d'eaux vives, descendent du pinceau nombre d'aberrations ; les lignes tracées ressemblent à des bouts de fil, et les vagues sans distinction se dressent et se penchent de toute leur hauteur ; voilà qui est également faux. Et les nuées, les fumées, les vapeurs et les brouillards sont tantôt légers, tantôt lourds selon la saison. Leur formation dépend du vent, leur apparition n'a rien de prédéterminé. Aussi est-il nécessaire de rejeter tout ce qui est complication et ornements pour ne recueillir que ce qui est suprêmement essentiel. Ainsi faut-il commencer par pouvoir et savoir discerner ce qui vient à l'éclaircie et ce qui s'en écarte ; ensuite on pourra recevoir le procédé du pinceau.

- Depuis l'antiquité, parmi ceux qui ont été étudiés, lesquels ont touché à la perfection ? demandai-je.
- Peu ont réussi, répondit le vieillard. Xie He range Lu parmi les meil-

leurs. Mais aujourd'hui il est devenu difficile de trouver la moindre trace de ses œuvres. Quant à Zhang Seng You, ce qu'il a transmis à la postérité de ses compositions fait apparaître bien des manques dans sa manière de disposer. Si c'est depuis l'antiquité qu'a pu être mise en pratique la formule : « selon l'espèce restituer l'aspect adéquat », en revanche la règle de diluer l'encre dans l'eau n'a commencé à être en vogue qu'avec notre dynastie Tang. C'est pourquoi chez Messire Zhang Zao les arbres et les pierres sont soufflé et accord ; et grâce à la fois à son pinceau et à son encre, toute vigueur, il a accumulé des pensées d'une vérité infiniment nuancée. L'extraordinaire est qu'il ne prisait nullement les cinq couleurs. De l'antiquité à nos jours ce n'est qu'un désert, comparé à lui. Les vénérables maîtres Qu Ting et Bo Yun ont réussi à capter la merveille cachée dans la manifestation des souffles, et tous deux ont atteint son origine. Leur manière a été éminente, constante et d'une profondeur insondable. Chez Wang, le ministre de Droite, le pinceau et l'encre ont témoigné d'une certaine souplesse et d'une certaine élégance ; le souffle et l'accord n'ont manqué ni de hauteur ni de pureté. Il a montré de l'habileté dans son tracé pour mener à terme les manifestations et mettre en œuvre une pensée authentique. Chez le général Li la manière de disposer révèle de la pénétration et une pensée vaste ; son pinceau dénote une grande subtilité ; mais, quoiqu'il révèle de l'habileté et un style fleuri, son encre souffre grandement de déficiences dans ses nuances. Dans les paysages de Xiang Rong, les arbres et les rochers sont grossiers, sans poli ; les arêtes et les angles sans mordant ; cependant, au moyen seul de l'encre il a atteint la porte du mystère. La façon dont il a usé du pinceau était totalement dénuée de fermeté. De la sorte, tout en donnant libre cours à ses penchants, il ne manqua pas de faire venir à la présence les souffles dans leur vérité originelle. Chez lui grande a été la place laissée à l'origine, aussi a-t-il pu corriger ce que sa manière avait d'habile et de séduisant. Le pinceau de Wu Dao Zi excellait à faire venir à la présence ; et l'ossification et le souffle en eux-mêmes étaient éminents. Il a ainsi créé des compositions qui laissent muet, aussi est-il regrettable qu'elles fussent l'absence d'encre même. Messire Chen et le bonze Dao Fen et tous ceux qui leur furent de peu inférieurs s'élèvent au-dessus de la moyenne, mais leur manière se révèle sans surprise. Dans leur façon de procéder avec le pinceau et l'encre il y a beaucoup trop de traces laissées.

Maintenant que j'ai montré à l'enfant que vous êtes le sentier, je ne puis en dire davantage.

Alors, je pris les esquisses que j'avais faites du pin extraordinaire pour les lui montrer.

— Pour ce qui est de l'incarnation, votre pinceau est sans règle. La motricité musculaire et l'ossification n'ont aucune influence l'une sur l'autre. Pour un pin aussi extraordinaire, comment peut-on procéder ? Enfant, je vous ai enseigné le procédé du pinceau...

Il me tendit quelques pièces de soie blanche et m'enjoignit de lui répondre en écrivant dessus.

— Votre main ira à mon cœur, poursuivit-il. J'ai entendu dire qu'exami-

ner la parole de quelqu'un conduit à connaître sa façon de cheminer. Enfant, pouvez-vous composer un chant pour moi ?

Je le remerciai et répondis : Je finis par comprendre qu'enseigner en vue de transformer est la fonction des sages et des hommes éminents, qu'ils reçoivent ou non un traitement pour cela. Et les traces de l'excellence et de la déficience que l'on ne peut effacer sont en rapport avec ce qu'ils ont suscité d'émotions. Vous me poussez à pénétrer plus avant, de la sorte ; comment oserais-je enfreindre un tel ordre !

En conséquence je menai à bien l'éloge du pin antique.

Le voici.

*Pas plus qu'il ne décline, il n'épaissit,
Pensé en cela pur le pin,
Force hautaine, la verticalité même,
Il s'incurve néanmoins pour veiller
En son feuillage, toit bleu vert
Et sa ramure, dragon qui s'enroule et se déroule.
A son pied sinue le gléchome,
Obscure, son ombre abrite l'herbe confuse.
Comment réussir à croître ainsi ?
Tel est son élan qu'il rejoint pics et nuées ;
Son fût s'élançe attentif au ciel,
Ses branches en mille couches s'étagent,
Si haute élévation au ravin
Que la brume enveloppe d'un halo bleu vert,
Étrangement s'incurvent,
Se balancent avec souplesse,
Plus bas vont à la rencontre des autres essences,
Entrent en harmonie sans toutefois avec elles se confondre.
Précieux, le don du poème
Propage la vertu de l'homme remarquable,
Le vent pur jamais ne cesse,
Secrète, sa musique le vide condense.*

Le vieillard trouva cela singulier. Au bout d'un long moment il me dit : Je désire, Enfant, que vous employiez toute votre énergie à ceci. Faites en sorte qu'il vous soit possible d'oublier le pinceau et l'encre afin d'acquérir la lumière véritable. Ma demeure se trouve à l'intérieur de la grotte du Tambour de Pierre ; d'ailleurs mon nom personnel est Enfant de la Grotte du Tambour de Pierre.

Je lui répondis que mon souhait était de le servir. Il ajouta : Il ne faut pas qu'il en soit ainsi. Puis il prit congé et disparut.

Un autre jour encore, j'allai lui rendre visite mais il n'y avait plus trace de lui. Par la suite, j'ai étudié son art du pinceau, et j'ai su, en le mettant en pratique, quel poids pesait ce qu'il m'avait transmis.

A présent que j'en ai terminé avec le recueil de ses propos, je puis estimer que ce sont là les ornières qui mènent le plus sûrement à la peinture.